

YOURCENAR DEVANT LA MORT DE MISHIMA

par André MAINDRON (Poitiers)

Ce n'est que tardivement, en compagnie de Jerry Wilson et en décembre 1992, soit à presque 80 ans, que Yourcenar a entrepris de visiter le Japon. Elle n'avait certes pas attendu cet âge deux fois canonique pour s'intéresser à ce pays et à sa littérature^[1]. En témoignerait (on sait qu'elle préférerait parfois le terme de "témoignage" à celui de "preuve") la partie de la bibliothèque de *Petite Plaisance* réservée à l'Orient, dans la salle de séjour. En gros, un tiers des ouvrages s'y rapportent au seul Japon ; un autre tiers à l'Inde et au Tibet voisin ; le dernier tiers à la Chine et au Moyen Orient en parts à peu près égales. Mishima est l'auteur japonais le plus représenté, avec une quinzaine de volumes, la plupart en anglais^[2]. Selon la *chronologie* de la Pléiade^[3], dont les indications ne concordent pas avec celles de l'édition blanche, *Mishima ou la vision du vide* avait paru l'année précédente, en octobre. Yourcenar se montrait ainsi fidèle à son opinion "que la réalité centrale est à chercher dans l'œuvre : c'est ce que l'auteur a choisi d'écrire, ou a été forcé d'écrire, qui finalement importe"^[4]. Pourquoi cette phrase est-elle donc suivie d'une autre, comme infidèle à cet acte de foi littéraire : "Et, à coup sûr, la mort si préméditée de Mishima est l'une de ses œuvres"^[5] ?

[1] Voir *Les Yeux ouverts*, Paris, le Centurion, 1980, p. 115.

[2] La proportion des ouvrages en anglais pour l'ensemble de ces rayons avoisine seulement les deux tiers. L'autre grand pôle littéraire est constitué par *Les Mille et une nuits*.

[3] *Œuvres romanesques*, Pléiade, cop. 1982, achevé d'imprimer le 13 janvier 1988, p. XXXIII.

[4] *Mishima ou la vision du vide*, Gallimard, cop. 1980, achevé d'imprimer le 12 décembre 1980, p. 12-13. Les références entre parenthèses renvoient à cette édition.

[5] Yukio Mishima, pseudonyme de Kimitake Hitaoka, 14 janvier 1925 – 25 novembre 1970.

On ne rappellera pas la place qu'occupe la mort dans l'œuvre de Yourcenar^[6]. Ni que cette "obsession de la mort"^[7] est souvent celle du suicide : songeons à Antinoüs, Zénon, Rémo, pour n'évoquer que ces grandes ombres. Après Montaigne, Rousseau et tant d'autres, à travers Hadrien Yourcenar s'est livrée à la traditionnelle dissertation sur ce sujet. "Un homme a le droit de décider à partir de quel moment sa vie cesse d'être utile"^[8], rien de "plus simple". Aphorisme simpliste pour quelqu'un qui s'exerce à la *patientia*. Une trentaine d'années après, Yourcenar semble renier son vertueux empereur, comme captivée par la fin tapageuse de Mishima – dont elle ne saurait pourtant dire à qui sa vie, ou sa mort, a été "utile". Mais il s'est suicidé, comme un *samurai* ou un guerrier qu'il n'était pas, suivant le rite du "traditionnel *seppuku*" (p. 105). Cela suffit à envoûter Yourcenar et à lui faire préférer ce terme à celui, trivial, de *harakiri*^[9]. Choix qui en dit long sur l'ambiguïté de l'auteur de *Mémoires d'Hadrien*, de *L'Œuvre au Noir*, d'*Un homme obscur*, et sur l'"orientation" que prend ici ce grand esprit.

"Nous connaissons tous l'épouvantable et fascinante mise en scène du *seppuku* (*harakiri*)", écrit un spécialiste du Japon^[10]. Yourcenar a pourtant éprouvé le besoin de relater – et de son propre aveu "si longuement" (p. 114) – celui que Mishima avait "filmé, mis en scène, dirigé et joué" (p. 109) lui-même sur un scénario tiré d'une de ses nouvelles. Avant qu'il ne passe, dans son culte délirant de soi-même, de la fiction à la réalité ; et elle, à une admiration plus vive encore. Mais, si l'on en croit le même spécialiste, le suicide, à l'opposé de nos traditions occidentales, est ou plutôt était là-bas "une obligation sociale, un devoir envers la société, s'en acquitter, c'est se soumettre". Loin d'être aussi "volontaire" qu'il le paraît chez nous, il "bâillonne l'individu, l'étouffe dans le consensus général"^[11]. Ainsi que l'écrit toujours ce spécialiste, un *samurai* se donnait la mort lorsqu'"il était perdu dans sa réputation, sa carrière comme sa vie. [...] On s'ouvrait le

[6] Voir, entre autres, *Les Visages de la mort dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, University of Minnesota, Morris, 1993, 221 p.

[7] *Mémoires d'Hadrien*, éd. citée de la Pléiade, p. 502 et 503.

[8] *Mémoires d'Hadrien*, éd. citée de la Pléiade, p. 501.

[9] Voir Alain WALTER, *Érotique du Japon classique*, Gallimard, octobre 1994, 546 p. + table, note de la p. 93 à laquelle sont empruntés ces adjectifs.

[10] Alain WALTER, *op. cit.*, p. 405.

[11] *Idem*, p. 297.

Yourcenar devant la mort de Mishima

ventre pour montrer la pureté de ses intentions et clamer son innocence^[12]. La dignité de la mort garantissant en quelque sorte celle de la vie. Ce n'est pas précisément le cas de Mishima ; et surtout pas ce qui a subjugué Yourcenar en son "suicide de révolte, ou du moins de protestation"^[13].

Yourcenar soutient encore que "la vie de l'écrivain a été aussi [...] savamment calculée que son œuvre, qu'on distingue dans l'une comme dans l'autre les mêmes roueries et les mêmes tares, [...] et finalement la même grandeur" (p. 12). On ose douter de cette "grandeur" et s'interroger sur la lucidité, pourtant reconnue, de l'auteur de la phrase. Car "l'abandon désordonné ou la discipline exacerbée, qui est la même chose" (p. 17), toujours selon elle, ne portent pas témoignage d'une incontestable sérénité – grecque ou bouddhique, là n'est pas la question –, d'une indiscutable capacité "d'entrer dans la mort les yeux ouverts", comme le souhaitait courageusement Hadrien. Il est possible que le suicide de Mishima, non plus en son cinéma-fiction mais en son cinéma-vérité, ait été "une montée exténuante vers ce que cet homme considérait, dans tous les sens du mot, comme sa fin propre" (p. 19). Une "montée" ou une descente qui montre seulement la persistance de sa pulsion suicidaire, non sa prétendue "grandeur". Et c'est, encore une fois, contraire à l'esprit du *seppuku*, pour ne pas dire que cela en constitue une perversion. Raison pour laquelle, quand les occidentaux et Yourcenar présentent Mishima comme un des écrivains majeurs du Japon contemporain, les Japonais eux-mêmes se montrent bien plus réservés^[14]?

Mais ce n'est pas la personne de Mishima, authentique ou faisant, qui nous intéresse ici. C'est naturellement ce que Yourcenar a vu en lui : une manière de chevalier des temps modernes ; un chevalier luciférien ; une réincarnation japonaise du *beau ténébreux* en quelque sorte, vieux thème s'il en est^[15]. Sans

[12] *Idem*, p. 472.

[13] *Le Tour de la prison*, Gallimard, janvier 1991, "Tokyô ou Edo", p. 63. Singulière *vision du vide* chez Mishima. Selon Shunryu SUZUKI, *Esprit zen, esprit neuf*, éd. du Seuil, "Sagesses", 1977, p. 164, traduit d'un ouvrage paru en 1970 à New York, " 'esprit originel', 'visage originel', [...] 'vacuité' – tous ces termes expriment le calme absolu de l'esprit" (souligné par nous).

[14] Voir entre autres, dans le *Magazine littéraire*, numéro double spécial Japon n° 216-217, mars 1985, l'article de Donald KEENE intitulé "Mishima saint et martyr" (sic), p. 30-38.

[15] C'est d'abord le surnom d'Amadis de Gaule (prote ignare, un seul "I", de

remonter à ses origines, on aurait envie de répéter après les frères Goncourt : “Le ténébreux de 1830 est démodé ; qui l’a remplacé ? le jocrisse de salon, le farceur, le faiseur d’imitations”^[16]. Yourcenar a beau écrire : “nous avons trop vu se déchaîner les puissances du mal pour croire encore au Mal romantique” (p. 45), que fait-elle donc ? Romantique ou non, avec ou sans majuscule, c’est bien ce côté-là de Mishima qui semble causer “l’étrange fascination” qu’elle éprouve pour lui ; comme lui-même pour Sade, autre type, *divinement* ou tristement célèbre, d’“exhibitionniste ou [de] mégalomane” (p. 103) ; ou encore pour Hitler, dont on ne saurait dire, sans insulter à l’humanité, qu’il a été un parangon de *samurai* ou de paladin. “Bravade”, écrit à ce sujet (p. 91, note) une Yourcenar qui paraît quand même gênée. Et pourtant Hitler ne s’était-il pas fait lui aussi, avec sa voix cauchemardesque de psychotique^[17], le chantre d’“une révolution nationale et réactionnaire [...] comme [...] dans certains pays d’Islam” (p. 103) ? Quelle prudence dans cette comparaison de Yourcenar ! Bref, celui qui a écrit “le chef d’œuvre noir, *Confession d’un masque*” (p. 39), que certains considèrent comme “l’ouvrage le plus révélateur de Mishima [...] voire le sommet” de son œuvre^[18], – les mots n’ont-ils donc aucun sens ? – ne semble pas exactement avoir pris le chemin, *ad augusta per angusta*, que dessine hélas Yourcenar. Une Yourcenar trouble, mystifiée, aveuglée par “le soleil noir de la mélancolie”^[19] qu’elle voit en Mishima ; hypnotisée par ce qu’a de louche, de démoniaque, et non “démonique” comme elle le veut croire, son faux grand homme.

L’un de nous a traité un jour de “la transgression des stéréotypes” par Yourcenar^[20]. Dans les pages où, çà et là, elle

grâce !), 1508.

- [16] E. & J. de GONCOURT, *Journal*, 1^{er} avril 1860 (cette date les inspirait-elle ?), R. Laffont, Bouquins, 1989, t. 1, p. 549. Ils continuaient ainsi : “Je crois que cela vient de l’influence du théâtre sur les femmes”.
- [17] “Quoiqu’il y eût en Hitler du sorcier”, dit Yourcenar dans *Les Yeux ouverts*, p. 160. Sur l’emploi du terme *psychotique*, voir Henri BARUK, *Psychoses et névroses*, P. U. F., 1946, 12^e éd., 1977, et Roland JACCARD, *La Folie*, P. U. F., 1979, 4^e éd., 1988.
- [18] D. KEENE, *op. cit.*, p. 34, 2^e colonne.
- [19] Image de Nerval, qui s’est lui aussi suicidé, mais sans tintamarre, *Les Chimères*, “El desdichado”. Yourcenar a repris ce terme de “mélancolie” à propos de Mishima dans *Le Tour de la prison*, page citée.
- [20] M. DELCROIX, in *Marguerite Yourcenar, une écriture de la mémoire*, numéro hors série de *Sud*, mai 1990, p. 127-130.

présente sa *vision* de Mishima, c'est bien plutôt de stéréotypes de la transgression qu'il conviendrait de parler. Comme on dit au Québec, Mishima "se prend pour un autre". C'est son affaire. Il n'est ni le premier ni le dernier atteint par cette maladie infantile - et souvent incurable. Une maladie qui peut, en d'autres termes, être qualifiée de boursoufflure de l'*ego*, ce que le bouddhisme n'est pas loin de considérer comme le pire *karma*. Mais que vient donc faire l'auteur d'*Un homme obscur* dans cette affaire ? Qu'est devenue celle qui a écrit "que de tous nos maux le pire est l'imposture"^[21] ? Elle ne se rappelle plus que le *vide* ne s'atteint que si l'on a l'esprit *mushotoku* (sans but ni idée de profit) et non pas *ushotoku* (désireux d'obtenir quelque chose pour soi)^[22] ; ni que la mort s'affronte, comme les difficultés de la vie, "les yeux ouverts", humblement, ici et maintenant, sans être programmée comme le couronnement, médiatisé ou non, d'une carrière. Elle prétend au contraire que cette mort programmée par un moi exacerbé, que "le suicide admoniteur et protestataire de Mishima, également prévu et calculé dans ses moindres détails" illustre *la noblesse de l'échec*^[23]. Avec, à la clé, un sombre et trop romantique sophisme. Puisque, comme Yourcenar l'a fait dire à Hadrien et l'a répété pour son propre compte, toute vie se termine sur un échec, au mieux sur une "défaite acceptée"^[24] (acceptation ne signifie pas : résignation !), courons à la mort. Ainsi ne connaissons-nous, paraît-il, que "d'héroïques échecs"^[25]. Raisonnement spécieux, fuite en avant dignes d'un Lorenzaccio^[26]. Et, comme la Margot chère aussi à Musset, chacune pourra, baignant dans ses larmes, séduite, le cœur ivre, heureusement malheureuse, palpiter par "pitié pour le vaincu et amour des causes perdues"^[27]. Dans un

[21] *Quoi ? L'Éternité*, Gallimard, octobre 1988, p. 285.

[22] Définitions inspirées de Taisen DESHIMARU, *Zen et vie quotidienne, la pratique de la concentration*, A. Michel, "spiritualités vivantes", 1985, 310 pages + table, p. 103 entre autres. "Tout détournement de forces acquises par des disciplines mentales au profit de l'avidité, de l'orgueil et de la volonté de puissance n'annule pas ces forces, [...] mais les fait retomber *ipso facto* dans un monde où toute action enchaîne et où tout excès de force se retourne contre le détenteur de celle-ci". *Le Temps, ce grand sculpteur*, Gallimard, octobre 1983, p. 204-205, texte daté de 1972.

[23] *Idem*, p. 75-88, texte daté de 1980 ; le titre reprend celui du livre qu'Ivan Morris a "dédié à la mémoire de Yukio Mishima" ; la citation est extraite de la page 87. *Admoniteur*, "terme de religion", précise le *Grand Robert*, 2^e éd., 1985...

[24] *Mémoires d'Hadrien*, p. 288.

[25] *Le Temps, ce grand sculpteur*, p. 83.

texte de 1980, Yourcenar a admiré l'“étonnante facilité à mourir”^[28] de ces anges noirs ; elle a oublié qu'il ne s'agit, en réalité, comme elle l'avait noté dans un texte de 1970, que de “facilité *sinistre* de mourir”^[29]. Ne pas se relire : faiblesse majeure d'un écrivain. Péché de l'esprit^[30] de quelqu'un qui disait pourtant, plus noblement, qu'il nous faudrait tous savoir “opposer à cette facilité sinistre de mourir la difficulté héroïque de vivre (ou d'essayer de vivre) de manière à faire du monde un lieu un peu moins scandaleux qu'il n'est”. Elle a préféré se laisser éblouir par “l'éclatant suicide de Mishima”^[31]. Elle disait aussi, il est vrai, “que le deuil est encore une forme de volupté”^[32].

[26] “Que les hommes me comprennent ou non [...], qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Érostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague [...]” Musset, *Lorenzaccio*, 3, 3. Pour Margot, voir “Après une lecture”. Et strictement rien d'autre.

[27] *Le Temps, ce grand sculpteur*, p. 81.

[28] *Idem*, p. 80.

[29] *Idem*, p. 163, emprunté à Hugo ; souligné par nous.

[30] Péché “qui consiste à accepter la tentation avec complaisance” (*le Grand Robert*).

[31] *Le Tour de la prison*, même page 63.

[32] *Quoi ? L'Éternité*, p. 273.